

**Images du travail :
représentations, gestes professionnels, mémoires et identités**

Volet 1

Rédacteurs

Nadège Mariotti, historienne contemporaine, maître de conférences à l'Université de Lorraine

Grégory Gibert, doctorant Cifre, Université de Lille / CNTVRS

Les Rencontres scientifiques Cifre, Ma Recherche j'en parle, offrent un espace unique d'échanges entre doctorants, directeurs de thèse, responsables scientifiques et membres de l'ANRT. La séance du 4 avril 2024 a mis en lumière les travaux de cinq doctorants Cifre, réunis autour du thème « Images du travail : représentations, gestes professionnels, mémoires et identités », sous la présidence scientifique de Nadège Mariotti, historienne contemporaine et maître de conférences à l'Université de Lorraine.

Dans cet article, qui sera publié en trois parties, la présidente de cette rencontre et trois doctorants Cifre présentent leurs résultats de recherche, en établissant un dialogue entre leurs disciplines. L'occasion de rappeler la richesse des travaux menés dans le cadre du dispositif Cifre en SHS, qui allie exigence académique et besoins concrets du monde professionnel.

Les sciences sociales s'intéressent de plus en plus à l'image comme outil d'analyse, ouvrant ainsi de nouvelles perspectives pour comprendre le monde du travail. Mais comment utiliser ces images pour rendre visibles les réalités professionnelles ? C'est la question à laquelle les doctorants Cifre ont cherché à répondre à l'occasion de la Rencontre scientifique Cifre du 4 avril 2024, qui s'est déroulée sous la présidence scientifique de l'historienne et maître de conférences Nadège Mariotti.

Des représentations aux gestes professionnels : une exploration à travers les âges

Les travaux de recherche de Nadège Mariotti portent sur les représentations audiovisuelles des gestes professionnels des mineurs et sidérurgistes. Elle a analysé 325 films industriels et amateurs datant de 1896 à nos jours. Sa présentation a permis de montrer comment ces archives ont contribué à construire une typologie des gestes professionnels, tout en soulignant les défis méthodologiques et technologiques d'une telle démarche.

Les doctorants Grégory Gibert, Manon Delbreil et Maud Dégruel ont ensuite exploré les multiples dimensions du travail à travers les images, qu'il s'agisse de représenter et analyser les gestes professionnels, de concevoir des dispositifs de formation adaptés, de prévenir les risques physiques, ou encore de questionner les transformations technologiques et les expériences sensibles liées aux métiers. À noter que l'image s'entend aussi comme trace et témoigne du déplacement des représentations du travail.

Dans le premier volet de cet article, Grégory Gibert analyse les enjeux des sociologies visuelles dans l'étude de la communication d'influence, où la discrétion professionnelle entre parfois en tension avec la démarche visuelle. Il a souligné l'importance d'adapter les méthodologies aux spécificités de certains terrains sensibles.

Envisager une approche adaptative

Imager le travail, rendre visible le travail invisible et ne pas se restreindre à la description tapuscrite, voilà certains enjeux auxquels les sociologies visuelles souhaitent répondre. Ni

totalement inconnues mais toujours marginales à l'échelle du champ de la sociologie et/ou de la science politique, les sociologies visuelles, expressément conjuguées au pluriel pour englober autant la sociologie avec les images, la sociologie sur les images ou encore en image, peuvent se définir comme toute forme de recherche sociologique mobilisant les images (Chauvin, 2015). Là où comme le souligne Jean-Paul Terrenoire « *les sciences sociales ont depuis toujours accordé aux sources écrites ou quasi écrites un privilège* » (Terrenoire, 1985), ces méthodologies permettent aux chercheurs qui s'y intéressent de déritualiser les méthodes d'enquêtes « clés en main » (Becker, 1974), de visibiliser la posture d'observateur, ou encore de favoriser la médiation des travaux scientifiques. Cependant, malgré tous ces atouts apparents, les sociologies visuelles restent perçues comme des démarches « originales », ce qui traduit des difficultés inhérentes à leur adoption.

Tout d'abord, plusieurs contributions (Durand, Sebag, 2015) insistent sur le fait que, dans sa composante restitutive, la sociologie visuelle exige du temps, des connaissances et des moyens pour concilier qualité scientifique et qualité esthétique. L'une des solutions pourrait être de collaborer avec des professionnels de l'image, mais cette approche soulève des questionnements. Outre « *l'empathie distanciée* » qui pourrait inciter le chercheur à rester seul sur son sujet, les attentes initiales de chacun ne sont pas les mêmes, entre l'enjeu esthétique/scénaristique et les enjeux scientifiques de la recherche. Ces collaborations exigent ainsi un apprentissage mutuel : le chercheur doit comprendre les exigences cinématographiques, et le cinéaste, les exigences scientifiques. De plus, cette collaboration requiert nécessairement des moyens humains et matériels, alors que les financements, notamment lors des recherches doctorales, ne permettent que rarement de couvrir ces coûts.

Surtout, une question surgit : cette démarche est-elle adaptée à tous les sujets ? L'exemple de mon propre thème de recherche sur la « *communication d'influence* », qui représente un espace charnière entre la communication de réputation et l'espace des affaires publiques, peut être révélateur de cette problématique. Si de nombreux auteurs montrent comment certains thèmes de recherche, comme la famille, la marginalisation ou encore la sociologie urbaine, se prêtent particulièrement bien à la démarche visuelle, mon propre sujet de recherche réactualise ce questionnement. On observe, en effet, que les agents sociaux qui occupent l'espace de la « *communication d'influence* » entretiennent un rapport à la visibilité ambivalent. Bien qu'ils apparaissent fréquemment sur des plateaux télévisés ou dans des tribunes de presse, les communicants d'influence perçoivent, pour beaucoup, les sciences sociales comme ce que Bourdieu appelle « *une science du dévoilement* ». Là où le sentiment partagé serait plutôt que leurs intérêts ne sont pas à se dévoiler, ou plutôt qu'ils expriment le besoin d'être les acteurs de leur dévoilement, d'en maîtriser les ressorts. La conséquence de ce positionnement est alors que la méthode visuelle réinscrit l'artificialité de la démarche d'enquête lorsque la position de chercheur bénéficiant du dispositif Cifre avait permis d'en neutraliser certains ressorts. Ainsi, sur ce terrain, se saisir d'une caméra ou d'un appareil photo ne devient pas catalyseur d'échange, mais tend plutôt à les contraindre.

Néanmoins, ce constat n'est pas dénué d'intérêt : ce que l'on peut interpréter comme des refus de terrain ou des refus méthodologiques, une fois analysés, peuvent finalement s'avérer instructifs et confirmer une hypothèse de recherche. La discrétion fait partie intégrante du capital professionnel de cet espace. Dès lors, à la question de savoir si l'on peut adopter une démarche

visuelle sur tous les terrains, la réponse ne peut être qu'ambivalente. Il est peut-être préférable de se tourner vers le caractère pluriel des sociologies visuelles, en reconnaissant que, comme pour toute méthode, il est nécessaire d'adopter une approche adaptative, rompant avec le mythe des méthodologies « clés en main ».

Bibliographie :

Becker H. (1974). "Photography and Sociology", *Studies in the Anthropology of Visual Communication* 1, p. 3-26.

Chauvin P-M., Reix F. (2015). « Sociologies visuelles. Histoire et pistes de recherche », *L'Année sociologique*, Vol. 65, p.15-41.

Durand J-P., Sebag J. (2015). « La sociologie filmique : écrire la sociologie par le cinéma ? », *L'Année sociologique*, Vol. 65, p. 71-96.

Terrenoire, J-P (1985). Images et sciences sociales : l'objet et l'outil. In: *Revue française de sociologie*, 26-3, p. 509-527.

Contacts

Nadège Mariotti : nadege.mariotti@univ-lorraine.fr | Grégory Gibert : gibert.greg@gmail.com